

STÉLION FILMS

À TERRE PROMISE

Un western français contemporain.

JULIEN
BARBIER

JULIEN
KITITI

SÉBASTIEN
CORONA

STÉPHANIE
SCHOONJANS

écrit et réalisé par Lionel Bernardin

avec JULIEN BARBIER, JULIEN KITITI, SÉBASTIEN CORONA, STÉPHANIE SCHOONJANS
JEAN-PIERRE MESNARD, GUILLAUME DELANQUE, CLÉMENT LAGUARDE, MICKAËL PANNIER, HÉRVÉ FONTENY, MIMA DUC, SORAWA FONDSO
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE: ROMAIN VALLADE 1^{er} ADJOINT RÉALISATEUR: GILLES BOITINEAU 2^{ème} DAMIEN DEWET 3^{ème} COEUR: JONATHAN CHAKHTAUD MONTAGE: HENRI LEBLANCHON
PRODUIT PAR STÉPHANIE SCHOONJANS - STÉLION FILMS CÉLÉSTIN ET RÉALISÉ PAR LIONEL BERNARDIN

SYNOPSIS

Dans une petite ville rurale, Alex, ancien boxeur professionnel, vit comme ouvrier dans une entreprise de matériaux en béton. Une nuit, poursuivie par des hommes armés, sa sœur jumelle fait irruption chez lui avec un migrant et sa fille. Alex, contraint par la situation, accepte de les cacher, ignorant qu'ils font l'objet de nombreuses convoitises. L'engrenage commence. Dos au mur et sous pression financière, il accepte de participer à des combats de boxe illégaux.



Traitant de problématiques ancrées dans l'actualité, cette fiction aborde le délit de solidarité, le trafic de migrants et la désolation des zones rurales. Pris au piège d'une mécanique implacable, les personnages, à fleur de peau, baignent dans une atmosphère poétique qui contraste avec la dureté de leurs combats respectifs.

RÉALISATEUR

Lionel Bernardin est né à Angoulême en 1981. Diplômé en image et communication, il exerce tout d'abord comme compositeur. Il participe à l'enregistrement d'un album de musique urbaine à New York en 2003, puis aux chantiers des Francofolies en 2005. Attiré par l'image et la fiction depuis toujours, il passe à la réalisation en 2009. Il écrit et réalise cinq courts métrages, dont il compose également les musiques originales. "Confessions Financières", son troisième film court, sera récompensé par Cédric Klapisch au Sundance Channel Shorts en 2015. Le film sera ensuite sélectionné au Festival du Film Francophone d'Angoulême, au Festival International du Film de Sacramento, au Festival Européen du Court Métrage de Bordeaux, au Festival International du Court Métrage Combat, puis en projections-débats sur "la crise financière vue par le cinéma" à La Sorbonne, et dans le cadre du Festival Filmer Le Travail (Poitiers) en présence d'Olivier Gorce, scénariste de "La Loi Du Marché". "Confessions Financières" sera ensuite programmé en salle en première partie de "La Loi Du Marché" durant toute la durée d'exploitation du film dans cette même ville. En 2018, Lionel Bernardin écrit son premier long métrage, "À Terre Promise", qui sera tourné en 2019.



Le récit s'intéresse à la vie d'un homme qui évolue au sein d'une communauté rurale et ouvrière, dans le contexte d'une réalité économique difficile. À travers le destin de cet homme, le film aborde des sujets socio-économiques contemporains comme la pauvreté des zones rurales, mais également la problématique de ces personnes qui arrivent en France en ayant laissé tout derrière elles pour fuir leur pays, et qu'on appelle des « migrants ». Je voulais parler de ce sujet du point de vue de l'accueillant et par voie de conséquence du « délit de solidarité ».

Le film s'inscrit dans un cinéma naturaliste qui centre son récit sur un destin, sur une histoire personnelle et intime, dont la force dramaturgique se veut universelle. Je souhaitais exprimer une vision de cinéma orientée vers la Nature, en filmant une région agricole dont les paysages sont traversés par un fleuve. Il était important pour moi de chercher l'équilibre entre l'individu, son contexte social et son environnement naturel de vie.

Une partie de l'histoire est née suite aux différentes condamnations pour « délit de solidarité », de ces gens qui ont fait le choix de venir en aide aux « migrants », et qui font l'objet de poursuites pour avoir tendu leur main.

En amont de l'écriture du scénario, je me suis entretenu avec un journaliste qui avait enquêté durant plusieurs mois sur un réseau de prostitution de mineur(e)s isolé(e)s, tous issu(e)s de la récente vague d'immigration. Tous ces témoignages m'ont beaucoup touché. Je sortais de la co-écriture d'un biopic, mis en standby, sur la jeunesse d'un champion de boxe, naturalisé français, également d'origine étrangère. J'ai cherché à associer ces deux univers au sein d'un nouvel ensemble, ancré dans un environnement à la fois rural et ouvrier.

Pour lancer le récit, il me fallait un décor. Les repérages nous ont mené dans le nord de la Charente. Cette région qui a connu une importante désertification rurale, m'a semblé être un bel endroit pour poser mon histoire. Sur place, je voyais un fort potentiel visuel et la possibilité pour moi de développer un réel univers pour le film. Je suis allé à la rencontre des gens, j'ai pu comprendre les mécanismes socio-économiques de la région. De là, j'ai commencé à nourrir mes personnages et à dessiner leurs contours. J'ai créé un lien dramaturgique entre tout cela, et ce lien c'était l'Amour. Celui d'un homme qui, quotidiennement, tente de faire face au deuil. C'est bien ici que le cœur du film se trouve, dans cet intime impossible à guérir, et dans l'immense douleur courageuse de devoir continuer à vivre malgré cela. Et puis vient la rencontre avec l'autre, une ouverture d'abord difficile puis finalement, une fois les barrières tombées, un lien si naturel, si universel.

Lionel Bernardin

ENTRETIEN

LIONEL BERNARDIN, RÉALISATEUR, SCÉNARISTE

À Terre Promise est votre premier long-métrage, comment est née l'idée du scénario ?

Je souhaitais écrire une histoire qui parle du lien entre nous, êtres humains, celui qui dépasse les frontières, ces barrières fictives que nous avons créées. Après cinq films courts, je commençais à me sentir vraiment très à l'étroit dans ce format. L'écriture du scénario d'*À Terre Promise* m'a donné l'espace nécessaire pour développer une histoire et des personnages à qui l'on donne le temps d'évoluer.

Pour expliquer le titre, À Terre Promise, fait référence à un ailleurs, la paix d'un pays qui présente bien souvent un visage moins accueillant que l'espoir qu'il avait nourri. « À Terre » fait écho à la partie plus fictionnelle du film, l'univers de combats de boxe illégaux qui ont lieu dans un monde rural finalement peu connu. C'était assez naturel pour moi d'intégrer la boxe dans mon premier long ayant déjà travaillé le sujet sur un scénario précédent, et c'est clairement une métaphore directe du combat mené par les migrants, et par de nombreuses autres personnes, dans leurs vies quotidiennes. Prendre des coups, avoir le courage de se relever et de repartir au combat.

Enfin, je ne conçois pas de traiter l'humain sans la Nature. Lumineuse, rayonnante, elle occupe une place omniprésente dans l'histoire. Elle permet de jouer sur un effet de contraste avec la vie d'Alex Dussart.

Scénariste, réalisateur, co-producteur, monteur, compositeur, comment avez-vous réussi à tout mener de front ?

Je suis venu à l'image par la musique, j'ai toujours composé les musiques de mes réalisations, c'est quelque chose de très naturel qui fait partie intégrante de mon process de travail. Concrètement, je compose la musique au fur et à mesure que j'avance sur le montage. Je monte la séquence « brute » jusqu'à ce qu'elle fonctionne, puis, je crée une base d'ambiances. La musique vient souligner, in fine, le sentiment qui s'en dégage. Ensuite, la production d'un long métrage dans un contexte économique tendu nous pousse à être polyvalent et créatif ! Il faut faire aussi bien, voire mieux, avec beaucoup moins. Dans ce contexte, réunir les équipes technique et artistique, gérer l'aspect logistique sur une trentaine de jours de tournage, c'est un véritable challenge quotidien. À titre d'exemple, afin de limiter les déplacements, nous avons trouvé la majorité des décors dans un périmètre de quinze kilomètres autour du QG de production. Concrètement c'était également la cuisine du personnage principal que l'on voit dans plusieurs séquences du film. C'est un bel exemple de créativité sur le plan logistique et artistique.

J'ai lancé la pré-production six mois avant le tournage à partir de janvier : repérages, recrutement des équipes... Lorsque Stéphanie Schoonjans a pris les rennes de la production, au printemps, tout s'est accéléré. Comme disait

Mark Twain « Ils ne savaient pas que c'était impossible alors ils l'ont fait ». Je dis souvent que faire du cinéma c'est un sport d'équipe. Sans la motivation du noyau dur de la production, le film n'existerait pas.

À cela, se rajoute le dessein partagé par toute une équipe, celui de produire et participer à la réalisation d'un premier long-métrage. Un challenge qui nous a conduit à faire un effort collectif important pour permettre la mise en production du film.

Côté casting, avez-vous une méthode particulière ?

Je cherche avant tout de la sincérité dans mon travail, ici, le parti pris de faire jouer des acteurs professionnels aux côtés d'habitants qui interprètent leurs propres rôles, leurs quotidiens, est une illustration de cette recherche d'authenticité. Le choix des acteurs vient en partie de mon réseau professionnel et en partie d'un processus de casting classique et parfois « sauvage ».

Comment le tournage s'est-il déroulé ?

Sur le tournage, à mesure que la fatigue augmentait, la pression allait de paire. Le scénario était revu chaque soir avec l'équipe de production pour des adaptations partielles. Cela me permettait de coller le plus possible à la réalité du tournage et aux personnages qui prenaient vie. Travailler sur de la matière vivante signifie accepter que les ligned bougent en temps réel, même pendant le tournage. D'un autre côté,

cela amène un rendu beaucoup plus organique et c'est ce que je voulais avant tout. Lorsque nous avons tourné les dernières séquences en décembre, après le tournage principal en août, l'équipe avait pris ses habitudes, il y avait plus de sérénité et de fluidité, c'était clairement palpable. Je prends ça comme un très bon signe pour le prochain film, on sent qu'il s'est passé quelque chose entre nous tous.

C'est la première fois que je travaillais avec Romain Vallade, le directeur de la photographie du film. J'avais particulièrement aimé son travail lorsqu'il était basé au Sénégal. Je lui ai donné des références de certains films de Jeff Nichols, Terrence Malick, David Lowery et Clint Eastwood. Nos nombreux échanges nous ont permis de poser les bases de la relation qu'on a développée sur le tournage. Je suis très content de la photographie du film, qui a ensuite été magnifiée par le travail de Valentin Damon lors de l'étalonnage. Le rendu organique que je voulais est bien présent à l'image, on sent la lumière, on la ressent, la chaleur, la moiteur des atmosphères, tout est là.

Les grands paysages, le bar, le pickup, les marais, certains décors du film font penser à une esthétique américaine...

Oui complètement, j'ai passé beaucoup de temps à chercher des décors très évocateurs, qui pouvaient déjà par eux-mêmes inspirer largement l'audience et proposer des références avec lesquelles j'avais envie de jouer dans le film. C'est aussi une

façon de communiquer avec les spectateurs du film même si je ne les vois pas directement.

Le vieux pickup et les vastes paysages jouent avec une esthétique de road-movie, le tout concentré dans un même coin un peu perdu. J'aimais bien l'idée d'enrichir visuellement un endroit délaissé, qui n'est pas vraiment attirant au premier abord. Il fallait des décors qui renforcent ce sentiment, et en même temps, je voulais mettre la Nature en avant, c'était une volonté très forte de ma part. J'ai donc travaillé les métaphores visuelles entre les paysages plus arides, la rivière, les marais et l'évolution des personnages.

Y-a-t'il un souvenir qui vous a particulièrement marqué lors du tournage ?

Dans les meilleurs souvenirs du tournage, je retiendrai le plan séquence du bar. Il combinait la difficulté du passage du jour à la nuit avec un dialogue important et très dense. Une véritable chorégraphie humaine, artistique et technique, qui enchaîne sur la séquence de présentation du personnage d'Azari, le *vilain* de l'histoire.

Comment avez-vous envisagé la musique du film ?

La musique est un peu mon oasis au sein de l'immensité de travail que représente un film. Sur le tournage, j'avais ma guitare acoustique avec moi au QG. Le soir, lorsqu'on travaillait sur le découpage du lendemain, jouer un peu de

guitare dans l'esprit des scènes qu'on allait tourner, m'aidait à me concentrer pour visualiser les plans, le positionnement de la caméra, etc. Le thème principal du film est d'ailleurs né au sein du QG pendant le tournage. Durant le travail de recherche plus approfondie sur la composition, j'avais en tête un rendu à la fois acoustique et très texturé. Certaines sonorités ont été totalement créées pour avoir des sons vraiment uniques, elles ont ensuite été utilisées tout au long du film. Au final, la bande son originale d' *À Terre Promise* est le résultat de la recherche d'un équilibre entre une musique acoustique et des arrangements électroniques très texturés.

Le thriller est un genre qui vous attire particulièrement ?

C'est un genre d'une grande richesse pour créer un univers, une intrigue et des personnages qui ont matière à évoluer. C'est également un genre dans lequel il est possible d'aborder de nombreux thèmes, ça laisse une grande liberté à mon travail d'écriture.

Il y a un aspect politique dans ce film, une conviction personnelle que vous exposez.

Oui c'est vrai, c'est un film de convictions. Je conçois mon travail de scénariste et de réalisateur comme un moyen de parler de sujets qui me touchent à la fois à titre personnel, et qui soulève bien souvent une question sociétale. Si cela en

fait un film politique, pourquoi pas, chacun pourra y apporter sa classification.

Mon objectif n'est pas tant cet aspect politique, mais plutôt de proposer une réflexion sur ce qui se passe et de créer un débat ou d'y participer par ce biais. J'essaie d'apporter un regard sur certains sujets qui me traversent et face auxquels je n'arrive pas à rester insensible. Le « délit de solidarité » m'est apparu comme un déni d'humanité. Certains de ceux qui ont tendu leur main à ces personnes, des « migrants », ont du faire face à des condamnations et à des mois de procédure judiciaire. Le film ne retrace pas ce genre d'itinéraire, ce n'était pas du tout l'objet, mais je voulais m'en servir pour soulever une mécanique de conflit dans le scénario et développer mon histoire en montrant comment deux personnes, qui n'ont en apparence rien en commun, se révèlent être finalement très proches.

Il y a un autre thème dans le film que l'on pourrait qualifier de la même façon, c'est la cause environnementale. C'est moins direct, mais la façon de filmer la Nature et de l'intégrer à l'histoire comme un réel personnage du film, est en soit un acte fort. Je précise une chose importante, la production a travaillé très sérieusement pour réduire le plus possible son empreinte carbone (tri des déchets, compost, transports, proximité des lieux de tournage, catering avec produits

locaux et sans plastique...) et une partie des bénéfices du film sont reversés à une association qui replante des arbres dans des zones détruites par des tempêtes ou des incendies.

Concernant les combats de boxe, comment les avez-vous appréhendés ?

C'est un travail qui s'est fait en deux temps. J'ai d'abord travaillé à quatre mains sur le scénario d'un biopic d'un boxeur français d'origine étrangère. J'ai passé énormément de temps à disséquer ses combats, sa boxe, sa façon de bouger... Pour diverses raisons le projet est resté à l'étape de script, mais fort de ces apprentissages, j'ai naturellement intégré la boxe dans *À Terre Promise*. Il faut dire qu'il y a un réel défi à filmer des combats de boxe, c'est un gros challenge ! On a derrière nous des films comme « Fight club », « Snatch », « De rouille et d'os », ça rigole pas ! Mais c'est ultra stimulant, encore plus sur un premier long métrage. Les trois combats du film ont été chorégraphiés, puis adaptés avec des boxeurs professionnels, ceux que l'on retrouve dans le film. Je voulais vraiment trois styles différents et surtout ne pas retrouver les trois mêmes combats. Le premier est plus aérien, le second très anglo-saxon dans le style et le troisième est le plus sauvage, le plus dur, avec une boxe de rue plus âpre.

Vous parlez d'un personnage central et non d'un personnage principal, comment vous marquez cette différence ?

Alexandre Dussart est effectivement au cœur du film, mais j'invite l'audience à partager une tranche de vie de ce personnage, et dans nos vies quotidiennes, les choses ne tournent pas autour de notre seule petite personne, il s'agit d'une interaction sur un ensemble. Cet ensemble il était important pour moi de le montrer. C'est l'effet papillon si l'on veut, mais seulement sur un extrait de vie choisi, une vie qui a existé avant ce que le film montre et qui continuera après. Cet environnement de vie, ça va être le combat d'Éva, la sœur jumelle d'Alex, la bande d'escrocs du coin et leurs trafics, c'est aussi Tainawo et sa fille, leur arrivée difficile en France et les nouveaux obstacles qui se dressent devant eux, ceux qui les aideront, ceux qui les traquent, et puis Jean-Marie, qui tient ce vieux bar américain hors du temps, dernier pilier d'une famille qui a fait face à un drame qui a tout bouleversé.

Comment s'est déroulé le travail avec les comédiennes et les comédiens ?

En amont nous avons régulièrement échangé pour permettre une imprégnation dans l'ambiance globale. C'est sur cette

période que les questions sur le script ont été soulevées avec eux. Cela nous a permis de définir les contours de leurs personnages respectifs. On s'est ensuite retrouvé quelques mois avant le tournage pour filmer quelques séquences tests. C'était le bon moment pour mettre en place une dynamique de groupe, que les comédiens et les comédiennes puissent se rencontrer et travailler ensemble une première fois dans une ambiance détendue mais studieuse.

Ensuite sur le plateau, durant le tournage principal, la mécanique s'est mise en place assez rapidement. Je laisse de la place aux comédien(ne)s pour travailler leur personnage, je suis très à l'écoute de ce qu'ils proposent sur les premières prises puis je réajuste au besoin, dans la limite du temps de tournage que nous avons sur chaque séquence. Je suis quelqu'un qui ne multiplie pas les prises, j'aime les rendus les plus spontanés possibles. Ceci-dit, il est parfois nécessaire d'aller chercher une émotion qui nécessite d'être façonnée par la caméra et le nombre de prises, il faut pouvoir y être attentif et prendre ce temps pour permettre à cette émotion d'apparaître à l'image.

Pour finir, j'intègre souvent du mouvement de mise en scène à l'arrière-plan, c'est une difficulté supplémentaire dans la chorégraphie des équipes artistiques et techniques, mais ça apporte une vie à l'image que j'apprécie.

Au fur et à mesure de l'avancée du tournage nous avons adapté notre process de travail avec Gilles Botineau, le premier assistant réalisateur, pour fluidifier nos installations et privilégier le temps d'échange avec les comédien(ne)s lors des mises en place.

Le film s'ouvre et se termine sur l'image d'un loup, quel sens donnez-vous à cet animal ?

Il faut voir le film en entier pour comprendre cette image. Ce que je peux dire sans trop en révéler, c'est d'abord que l'expression de ce loup m'a énormément marqué, l'image s'est gravée dans ma tête instantanément, je l'aurai maintenant pour toujours en moi. Ce regard m'a littéralement imprégné, c'était quelque chose de très fort. J'y ai vu la métaphore parfaite de la vie d'Alexandre Dussart. Le musée de l'animal est marqué de plusieurs cicatrices, il est vieux, il semble fatigué par la vie, son regard est tellement expressif... C'était parfait pour la première image du film, et j'accorde une importance absolue à cette première image, que je sois spectateur d'un film ou réalisateur. C'est aussi l'image très concrète de la métaphore « l'homme est un loup pour l'homme », qui va être largement développée dans le film. Ensuite, le loup a un rôle dans l'histoire, on le retrouve dans la légende indienne écrite pour le film et exprimée par le

personnage d'Awan (joué par Clément Lagouarde, lui-même chef de la tribu Natchitoches en Louisiane), et puis il revient sur différents passages, mais je vous laisse voir le film, les images seront plus expressives que mes mots. Pour finir sur ce loup, nous avons tourné concrètement avec deux chien-loups tchécoslovaques, c'était un moment absolument magnifique que nous avons partagé avec eux.. C'est une expérience que je souhaite renouveler sur mon prochain film.

Pouvez-vous en dire plus sur ce prochain film ?

J'ai commencé l'écriture d'un thriller d'enquête dont le fil rouge traite de la pollution industrielle d'une rivière durant le confinement. Je travaille sur la corrélation entre le suicide présumé d'une lanceuse d'alerte, une enquête policière et les conséquences au sein d'une famille dont la richesse s'est faite sur un passé colonial peu reluisant. Dans l'état actuel du travail, le récit se déroule majoritairement dans la région bordelaise, en créant des passerelles avec la Nouvelle-Orléans.





INSTANTANÉ

JULIEN BARBIER, COMÉDIEN

Outre son interprétation d'Alex Dussart dans « À Terre Promise », Julien Barbier a déjà joué dans une quinzaine de films et séries, que ce soit entre autres pour Jean Becker au cinéma dans « Le Collier Rouge » et « Bienvenue Parmi Nous », ou pour la télévision dans « Baron Noir » et « Ainsi Soient-ils ».

« Ce qui m'a plu dans le scénario, c'est qu'il n'y a pas qu'une histoire centrale qui s'articule autour de plusieurs personnages, mais plusieurs histoires qui s'articulent autour d'un personnage central, Alex Dussart, que j'interprète dans le film.

Il n'est pas le personnage principal mais le personnage central dans le sens où le scénario, construit comme une sorte de toile d'araignée, va se focaliser sur lui et s'articuler autour de ses actions, par le biais de multiples arcs narratifs : son passé de boxeur professionnel, le drame qu'il a vécu et qui le hante chaque jour, cette relation spécifique avec sa sœur jumelle, le conflit avec Azari et ses hommes, sa quasi absence de lien social avec ceux qui l'entourent (collègues de travail, etc.) et bien sûr l'arrivée dans sa vie de ce père migrant avec sa fille.

Ce qui m'a plu chez Alex Dussart, c'est qu'il est un personnage taciturne, taiseux, rempli de blessures intérieures qu'il peine à cicatriser. Il ne demande rien à personne, il a quasiment arrêté de vivre après ce drame personnel, et il traverse son existence comme l'ombre fantomatique de la personne qu'il a été... Mais il continue de (sur)vivre malgré tout.

A côté de cela, on sent malgré tout une force sous-jacente en lui, une colère qui bouillonne, prête à exploser. En cela, j'ai pu m'identifier à lui, étant très calme de nature et paradoxalement pourvu d'une certaine impulsivité, déclencheur d'une colère présente en moi qui peut s'exprimer face à la maltraitance animale notamment. »

FICHE TECHNIQUE

RÉALISATION & SCÉNARIO - LIONEL BERNARDIN
PRODUCTRICE ASSOCIÉE - STÉPHANIE SCHOONJANS
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR - GILLES BOTINEAU
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE - ROMAIN VALLADE
DÉCORS - JONATHAN CHARRIAUD
SON - DAMIEN DEWET, ALAIN BLONDEAU
SCRIPTTE - LOGAN RICHARD
MONTAGE - LIONEL BERNARDIN
MUSIQUE - LIONEL BERNARDIN
MIXAGE SON - JONATHAN MEREAU
ÉTALONNAGE - VALENTIN DAMON

FICHE ARTISTIQUE

ALEX - JULIEN BARBIER
TAÏNAWO - JULIEN KITITI
AZARI - SÉBASTIEN CORONA
ÉVA - STÉPHANIE SCHOONJANS
JEAN-MARIE - JEAN-PIERRE MESNARD
AWAN - CLÉMENT LAGOUARDE
JOEY - HERVÉ FONTENY
AÏDA - SORAHYA PINVILLE-ASPILAIRE
TALLECK - GUILLAUME DELANOUE
KURT - MICKAËL PANNIER
SARAH - MIRA DISIC

THRILLER | FRANCE | 2021 | 1432 | COULEUR | DCP | FORMAT 2.39 | STÉRÉO 2.0





- Contenu complémentaire disponible sur stelionfilms.fr -

S T É L I O N F I L M S

stelionfilms.fr | stelion@stelionfilms.fr | +33 (0)607578570 / +33 (0)607534705